

ROMAN

Le retour de
Louis Lefebvre

Page F 3



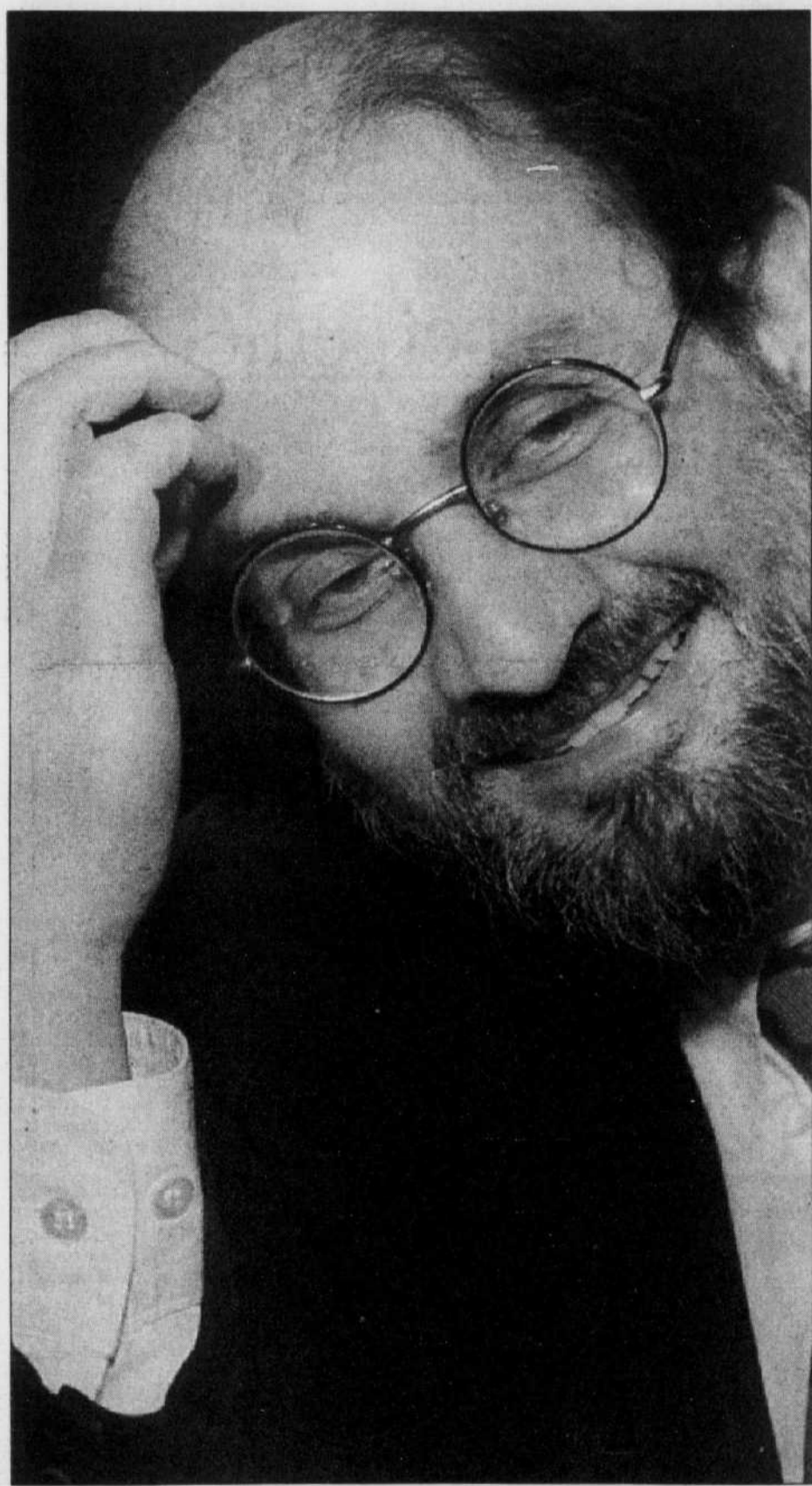
ROMAN FRANÇAIS

La globalisation
romanesque de Jean-
Christophe Rufin

Page F 4

LE DEVOIR

LIVRES

CAHIER
F

DYLAN MARTINEZ REUTERS



Louis Hamelin

Vous souvenez-vous de l'affaire Rushdie? Une écrivaine d'ici, Charlotte Boisjoli, dame très digne au demeurant, avait dédié un petit livre, qu'elle était sans doute la seule à croire sulfureux, «à

Salman Rushdie». On ose espérer que les féroces censeurs de la province de Québec se l'étaient tenus pour dit! Qu'un si pudibond érotisme ait cru devoir s'abriter à pareille enseigne montre bien l'icône politico-culturelle que Rushdie a été pour les années 90, alors que (je le rappelle ici pour ceux qui se trouvaient alors au Mexique en train de se gossier des sandales avec des morceaux de vieux pneus) n'importe quel musulman un tant soit peu sain d'esprit, encouragé par la fatwa de l'ayatollah Khomeiny, était susceptible de se réveiller un beau matin avec l'idée d'aller buter l'hérétique auteur des *Versets sataniques* et d'obtenir ainsi son ticket pour un vapoureux parterre de quarante pétards. Un homme y pense à deux fois. Rushdie, lui, a vécu avec l'idée autrement singulière d'être devenu gibier légal pour environ un milliard d'êtres humains pendant tout près d'une décennie.

Je ne sais pas trop quoi penser du bonhomme. Brillant, cultivé, il offre le visage souriant d'une mondialisation littéraire réussie. Un sourire un peu diabolique, aussi, sur la photo de la jaquette... Le côté prima donna peut énerver, quand il se pavane sous les projecteurs du stade de Wembley avec Bono, l'ami de Paul Martin, ou quand, lors d'un voyage à New York, il fait remarquer, avec juste le petit trémoussement de fausse modestie qui convient, qu'il se voit accorder le même traitement que Yasser Arafat. «Pour le Président, on bouclerait plus de rues latérales...» Tout de même. Parmi les coups de chance qui

font que cet écrivain aujourd'hui célèbre peut, comme ses attaques entêtées à l'endroit de son compatriote V. S. Naipaul semblent en faire foi, commencer à se positionner en vue d'un futur prix Nobel, on trouve d'abord le fait d'être né dans un pays qui fut colonisé par les Anglais plutôt que, disons, par les Croates. Comme beaucoup d'écrivains indiens de l'après-indépendance (Rushdie est né en 1947), il a opté pour une langue d'écriture qui allait devenir l'incontestée lingua franca du monde libre. Un Rushdie écrivant dans sa langue maternelle, l'ourdou, aurait-il trôné aujourd'hui parmi les plus éclatants symboles d'une nouvelle Culture unique, multiple et déterritorialisée?

Il y a là une question qu'il faudra peut-être finir par poser au Québec. L'Inde, patrie d'une prolifération d'idiomes et de dialectes, semble offrir une illustration par l'absurde d'une littérature nationale réduite à sa seule dimension linguistique. Là où le calcul du colonisateur, pour mieux régner, favorisait le morcellement géographique, sa langue bureaucratique allait paradoxalement servir d'élément unificateur. Les Irlandais ont d'abord dû tourner le dos au gaélique pour produire un Joyce. Serions-nous trop à l'étroit dans notre patois? Devrions-nous, nous aussi, avoir une langue parlée et une autre écrite, conçue pour s'adresser directement au lecteur de Flin Flon et pour rendre un peu plus présentables ses auteurs adoptifs à la Foire de Francfort? Ça viendra peut-être. Mais pas si vite: voici Samuel Beckett qui, dans la foulée de Joyce justement, traverse la Manche, se met au français et... bing! décroche lui aussi son Nobel. Consolante épique qui prouve qu'écrire en français, ça a déjà eu de la gueule.

Peu importe la langue, peu importe le marché, écrire est d'abord affaire d'observation, de lecture et de réflexion. Avec Rushdie, on est servi. Le livre paru chez Plon contient des essais, chroniques, articles de journaux et textes de conférence publiés entre 1992 et 2002, période qui recouvre donc, pour essentiel, les années de la fatwa. Quant aux sujets abordés, ils font preuve à la fois d'une diversité remarquable et d'une cohérence, d'une unité qui témoignent d'une vision du monde aussi subtile que spirituelle. J'aime ce genre de livre qui se laisse dévorer comme un roman à suspense où les idées tiendraient lieu d'intrigue.

VOIR PAGE F 2 : RUSHDIE

La frontière
de Rushdie

Peu importe la langue, peu importe le marché, écrire est d'abord affaire d'observation, de lecture et de réflexion. Avec Rushdie, on est servi.
Salaam Salman.

Drame insulaire

Les îles semblent avoir un don pour conserver les secrets. Comme si l'eau qui les entoure avait le pouvoir d'y encercler des histoires, de les tenir captives jusqu'à ce qu'un conteur daigne bien les cueillir pour venir les raconter sur le continent. C'est sans doute ce qui est arrivé à l'histoire que nous livre l'écrivain québécois Pan Bouyoucas, dans son dernier livre publié aux Allusifs, *Anna Pourquoi?*, une fable sur la foi, qui surgit, infime et belle, comme une île grecque au milieu de la mer Égée.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'était il n'y a pas si longtemps, alors que Pan Bouyoucas faisait visiter l'île de ses grands-parents, celle de Léros, en Grèce, à sa bien-aimée.

Comme ils grimpaient vers le promontoire qui y abrite une forteresse rénovée et reconvertie en monastère, deux graffitis semblables leur ont sauté aux yeux: «Anna Pourquoi?», «Anna Pourquoi?», demandaient les lettres qui se découpaient sur la pierre.

Ces graffitis, et sans doute la beauté de la nonne qui a accueilli ensuite le couple au monastère, sont à l'origine du dernier roman de Pan Bouyoucas, *Anna Pourquoi?*, une petite plaquette d'une centaine de pages publiée aux Editions Les Allusifs, dont les romans courts et brillants sont la spécialité.

Parmi les odeurs de soleil et d'océan survient donc cette histoire mettant en scène Nicoletta, une

nonne d'une cinquantaine d'années, toute emplie de charité et de sensibilité envers l'espèce humaine, au risque parfois de prendre certaines libertés avec les consignes œcuméniques. À ses côtés on trouve Véroniki, une novice dévote fuyant l'amour déchaîné qu'un ancien amoureux, devenu diacre et artiste, Maximos, lui voue.

Au-dessous d'eux, au-delà de la falaise sur laquelle niche la forteresse habitée, c'est le vide, ou l'absolu, qui pourrait aussi être une perception erronée que certains ont de Dieu.

«À force de prier de ce côté-là, suspendu entre ciel et mer, Gabriel a dû finir par voir Dieu l'attendant, les bras ouverts», écrit Bouyoucas au sujet d'un moine qui avait précédé la nonne Nicoletta dans sa mission sur le promontoire de Léros et qui s'était jeté dans le vide.

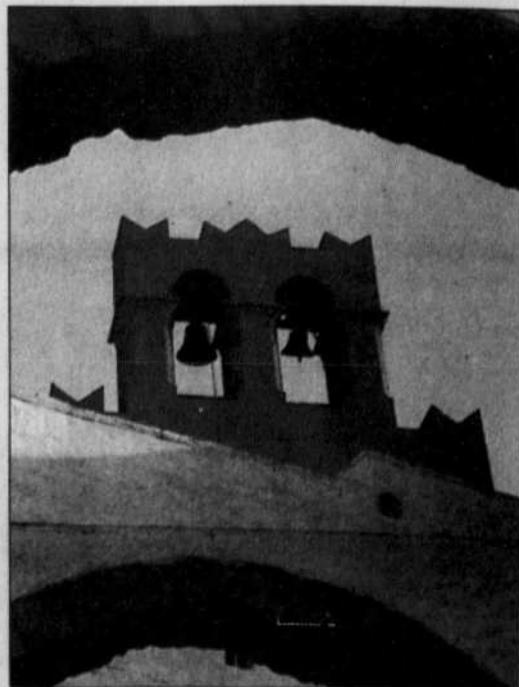
Car plus qu'une histoire d'amour, *Anna Pourquoi?* est une réflexion sur la spiritualité et sur les intérêts qu'elle doit servir. Elle pose les éternelles questions

du sens réel de la religion, que l'Église elle-même, avec ses dogmes et ses préceptes, fait souvent dévier.

Pan Bouyoucas est québécois. Né au Proche-Orient, de parents d'origine grecque, il est arrivé au Québec très tôt. Tous les ans, cependant, il retourne dans l'île de Léros, en Grèce, où ses grands-parents maternels ont vécu avant les bombardements allemands. C'est sur cette île que se déroulait son dernier roman, *L'Autre*, également publié aux Allusifs. C'est là encore que le personnage du diacre tente de retrouver celle qui, dans un lointain passé, l'a éconduit pour rejoindre les ordres.

En entrevue, l'auteur rappelle pourtant qu'il a énormément écrit sur le Québec et sur Montréal avant de se laisser emporter vers les hauteurs de Léros, et vers les relents de ses origines. Son roman *La Vengeance d'un père*, par exemple, paru chez Libre Expression, mettait en scène le Québec post-référendaire de 1995, quelques semaines après la déclaration incendiaire de Jacques Parizeau. Le Québec, Montréal, «sa» ville, il l'a donc dite et décrite, et il affirme que c'est bien ici qu'il retrouve la meilleure définition de son identité. Dans ce contexte, écrire sur la Grèce est comme un «retour à l'enfance».

Pourtant, ici même, parmi les siens, il se sent parfois autre, reconnaît en lui ce qui le distingue de sa communauté d'accueil. Ainsi, il rejettera le modèle



Le clocheton du monastère de Patmos.

PHOTO MN

VOIR PAGE F 2 : INSULAIRE

LIVRES

Édition : un marché inondé ?

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Publie-t-on trop de livres au Québec? Entre 1989 et 2002, le nombre de titres publiés par année, au Québec seulement, a bondi de 2757 à 4362. C'est une augmentation de plus de 58 % en 13 ans, pour le seul champ de l'édition québécoise. Au cours de la même période, le nombre d'éditeurs agréés a également augmenté, passant de 85 à 158, et le tirage moyen des titres a baissé, passant de 3049 à 2197 exemplaires.

Ce sont des chiffres qu'on retrouve dans un récent rapport de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) sur les salons et le marché du livre au Québec.

Le bassin de consommateurs québécois est-il en mesure d'absorber cette inflation? On en doute. Signaux d'ailleurs qu'au Québec on dépense beaucoup moins d'argent pour les livres, avec 88 \$ par habitant, que nos voisins américains, avec 122 \$ par habitant, ou encore que les Français, qui dépensent 117 \$ par habitant, toujours selon la SODEC.

En d'autres termes, il est à prévoir qu'à cause de cette croissance du nombre de titres et d'éditeurs, auteurs comme éditeurs seront plus nombreux à se partager les 88 \$ que le citoyen accorde aux livres chaque année.

Ainsi, après la disette des années 1950, alors que les éditeurs et les titres publiés au Québec se comptaient au compte-gouttes, on assiste aujourd'hui à un déséquilibre entre l'offre et la demande de livres au Québec.

Ce sont des conclusions auxquelles arrivent d'ailleurs différents



ARCHIVES LE DEVOIR

Y a-t-il place au Québec pour 4362 nouveaux titres par année?

acteurs du milieu du livre du Québec, du président de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL), Denis Vaugois, à celui de l'Union des écrivains du Québec (UNEQ), Bruno Roy.

Du côté de l'ANEL, on reconnaît par exemple qu'il est beaucoup plus facile de se faire publier au Québec qu'ailleurs, notamment aux États-Unis, où il faut passer par un agent simplement pour que son manuscrit soit lu dans une maison d'édition. M. Vaugois attribue cependant la croissance du nombre de titres publiés au Québec à la prolifération du nombre d'éditeurs plutôt qu'à une complaisance des éditeurs envers des œuvres qui ne mériteraient pas de voir le jour.

Plusieurs éditeurs de bonne qualité voient ainsi des manuscrits qu'ils ont refusés paraître chez d'autres éditeurs, ou encore à compte d'auteur. M. Vaugois se garde bien de vouloir museler le

monde de l'édition. Et selon lui, s'il y a déséquilibre entre l'offre et la demande, c'est sur la demande du public qu'il faut travailler, en faisant la promotion de la lecture, à travers les bibliothèques par exemple, mais aussi dans les médias.

Mais y a-t-il place au Québec pour 4362 nouveaux titres par année?

« Il y a beaucoup de livres qui se publient, mais est-ce que ce sont des livres de littérature? », demande pour sa part Bruno Roy, qui ajoute avoir tendance à attribuer plutôt cette hausse au domaine des manuels scolaires, où de nombreux nouveaux ouvrages sont mis sur le marché chaque année.

Plusieurs attribuent aussi à un système de subventions perverti cette multiplication de titres chez les éditeurs. En effet, sous certains régimes, notamment celui du Conseil des arts du Canada, la subvention tient compte du nombre de

titres parus chez un éditeur, ce qui n'est pas le cas des subventions accordées par le ministère du Patrimoine canadien, ou par la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC). Ces deux derniers contrôlent plutôt le nombre total d'exemplaires vendus que le nombre de titres publiés. Cependant, selon M. Vaugois, le Conseil des arts du Canada doit effectuer un suivi auprès de ses subventionnés pour s'assurer de la qualité de la production passée.

Reste que les suivis auprès des éditeurs semblent laisser à désirer du côté des organismes subventionnaires. Ainsi, alors que normalement les subventions devraient être refusées aux éditeurs qui ne règlent pas les droits d'auteur des écrivains, ce processus fait parfois défaut, notamment du côté des subventions accordées par le gouvernement du Québec.

En effet, un mécanisme prévoit que les auteurs qui n'arrivent pas à percevoir leurs droits doivent porter plainte auprès des organismes subventionnaires; ceux-ci devraient en conséquence s'abstenir d'accorder leurs subventions. Or, la plupart du temps, dit M. Roy, les éditeurs finissent par payer sous la pression des organismes subventionnaires et reçoivent quand même leurs subventions. Ce qui fait qu'il n'y a pas vraiment de sanctions qui sont imposées aux retardataires et aux mauvais payeurs.

Parmi les éditeurs qui ont fait l'objet de plaintes et de mises en demeure gérées par l'UNEQ au cours des deux dernières années, Bruno Roy relève les Éditions Trait d'Union, le secteur littéraire du groupe Sogides et les Éditions Les Intouchables.

RUSHDIE

SUITE DE LA PAGE F 1

Le grand thème de Rushdie est la frontière. Thème prédestiné pour un homme né dans un pays qui compte à peu près autant d'éthnies que le Lac-Saint-Jean compte d'habitants, et dont la naissance même, en tant que nation et fédération moderne, devait s'accompagner de la déchirante et sanglante partition territoriale que l'on sait. L'Inde et le Pakistan s'observent aujourd'hui en chiens de faïence équipés de missiles atomiques, et Salman Rushdie, lui, est devenu une sorte de super-Indien errant dont le parcours, commencé dans la cosmopolite Bombay et passant par la cité londonienne, semblait destiné à aboutir dans ce New York de l'éternel rêve migrant où il habite aujourd'hui. La frontière, nous dit Rushdie, constitue, avec ses flux et reflux, la métaphore par excellence de notre temps. Ouverte vers la fin du millénaire précédent, et grosse de toutes les promesses d'une globalisation conçue comme progrès incontournable et forme naturelle et achevée de l'économie de marché, puis se refermant, un certain 11 septembre, et se resserrant, depuis, autour du maître mot de l'ère nouvelle: Sécurité. Les capitaux passent toujours, mais pour les êtres de chair et de sang, les créatures du rêve et de l'espoir, c'est devenu un peu plus compliqué. De toute manière, l'avenir du monde est en train de se jouer quelque part du côté de l'Arizona, où de dignes héritiers du Ku Klux Klan et de Davy Crockett peuvent organiser en toute légalité ces incroyables safaris au cours desquels un bétail humain désorienté, sans papiers et dépossédé, remplace le buffle et le lion.

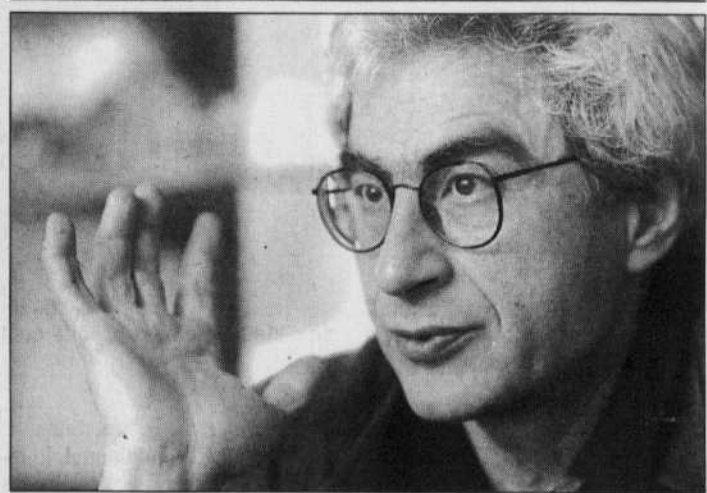
Rushdie affirme clairement ses partis pris, et certains méritent d'être discutés. Oui à la liberté de parole et d'opinion (il a payé de sa

personne pour en connaître le prix). Non à l'intolérance des religions et à l'obscurantisme médiéval des régimes coraniques. Et oui, bien sûr, au roman, cette forme par définition ouverte et impure dont le sort des Versets... prouve assez qu'elle s'oppose par sa nature même à la simplification des lectures littérales, et donc à l'intégrisme sous tous ses déguisements. Mais quand Rushdie feint de s'indigner de l'antiaméricanisme grandissant et généralisé que ses pérégrinations planétaires l'obligent parfois à côtoyer, il devient soudain moins convaincant. Baskets, hamburgers, blue jeans et clips musicaux ne sont pas l'ennemi. Non, bien sûr. Et puis, ce cliché: ce n'est pas la globalisation en soi qui est le problème, mais la répartition inéquitable des ressources mondiales. Rushdie semble incapable de voir que l'un ne va pas sans l'autre, et que la «liberté» et la prospérité de son énergivore patrie d'adoption, parce que fondées sur le profit au détriment du civisme, sont justement inséparables d'une structure économique mondiale fondée, en un nécessaire déséquilibre, sur l'exploitation de classes entières de modernes intouchables dont font partie, entre autres, les enfants esclaves qu'il n'a peut-être pas eu l'occasion de rencontrer lorsque son cortège de cinq limousines le promenait autour de New Delhi pour un émouvant retour aux sources. Nike et Rushdie, même combat?

Vous êtes avec nous ou contre nous. De toute évidence, Salman Rushdie sait de quel côté son pain est beurré.

FRANCHISSEZ LA LIGNE

Salman Rushdie
Plon
Paris, 2003, 437 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pan Bouyoucas

INSULAIRE

SUITE DE LA PAGE F 1

de père que présente régulièrement le théâtre québécois, ce père défait, déchu, sans autorité, souvent alcoolique. Et c'est son modèle de père, un modèle qui se rapproche peut-être un peu du père grec, qu'il a d'une certaine façon exploité avec *La Vengeance d'un père*.

C'est peut-être aussi à cause de ses origines grecques que Pan Bouyoucas n'est pas aussi virulent envers la religion que d'autres Québécois. Tout en se déclarant athée, il tente en effet de séparer le bon grain de l'ivraie et de trouver ce qu'il y avait de bon dans une religion qui a été jetée aux oubliettes, au cours des dernières décennies. Car pour lui, la religion, comme d'ailleurs la pensée grecque ancienne, offre plus des pistes phi-

losophiques que des dogmes. De la religion grecque orthodoxe, par exemple, il dira qu'elle se rapproche des valeurs grecques traditionnelles. «L'Église a encore une emprise [en Grèce]. Mais c'est pas comme chez les catholiques. [...] Quand on y pense, la religion orthodoxe a encore beaucoup de traits païens.» La foi l'intéresse, dit-il, dans la mesure où elle nous encourage à exploiter toutes les possibilités humaines. À cet égard, il aime citer le «Connais-toi toi-même» de Socrate et argue que la religion catholique, au contraire, coupe l'homme de ses possibilités.

ANNA POURQUOI

Pan Bouyoucas
Les Allusifs
Montréal, 2003, 112 pages

Librairie Renaud-Bray

VOX POPULI, VOX DEI
Palmarès des ventes
4 au 10 février 2004

1	Psychologie	GUÉRIR ♥	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	43
2	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI ♥	Y. MARTEL	XYZ éd.	26
3	Roman	IMPÉRATRICE ♥	S. SHAN	Albin Michel	20
4	Essai Qc	CES RICHES QUI NE PAIENT PAS D'IMPÔTS	B. ALEPIN	du Méridien	2
5	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix ♥ (3 ⁴)	J. K. ROWLING	Gallimard	11
6	Psychologie	LES CODES INCONSCIENTS DE LA SÉDUCTION	P. TURCHET	L'Homme	2
7	Roman	GLOBALIA ♥	J.-C. RUFIN	Gallimard	3
8	Roman	VŒUX SECRETS	D. STEEL	Presses de la Cité	2
9	Roman	LORD JOHN, UNE AFFAIRE PRIVÉE	D. GABALDON	Libre Expression	3
10	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	166
11	Dictionnaire	DICTIONNAIRE QUÉBÉCOIS INSTANTANÉ	MELANÇON/POPOVIC	Fides	2
12	Roman Qc	LES FILLES DE CALEB, t. 3 - L'abandon de la mésange	A. COUSTURE	Libre Expression	14
13	Roman Qc	LA DÉCOUVERTE D'AURÉLIE	C. PONTBRIAND	Les Intouchables	3
14	Psycho. Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME ♥	G. CORNEAU	L'Homme	22
15	Biographie	VARIATIONS SAUVAGES ♥	H. GRIMAUD	Robert Laffont	14
16	Essais	MAL DE TERRE ♥	H. REEVES	Seuil	41
17	Éducation	LES CARRIÈRES D'AVENIR 2004	COLLECTIF	Jobboon	4
18	Biograph. Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE ♥	R. DALLAIRE	Libre Expression	16
19	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane	174
20	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	66
21	Dictionnaire	1300 PIÈGES DU FRANÇAIS PARLÉ	C. CHOUINARD	La Presse	5
22	Biographie	CONFIDENCES ROYALES	P. BURRELL	Michel Lafon	10
23	B.D.	TINTIN ET L'ALPH-ART	HERGÉ	Casterman	5

Assistez à une table ronde animée par Jean Fugère...

avec Denise Bombardier, le docteur J.-F. Chicoine et Jocelyne Robert

autour du livre du mois

le dimanche 22 février à 15 h 30

Succursale Champlain, 4380, rue St-Denis ☎ (514) 844-2587

24	Biographie	SWEET CAROLINE OU LA MÉMOIRE DES KENNEDY	C. ANDERSEN	Lattès	4
25	Roman Qc	POUR DE VRAI	F. AVARD	Libre Expression	19
26	Psychologie	LA SYNERGIE ♥	P. TURCHET	L'Homme	194
27	Biograph. Qc	SALUT LES AMOUREUX, t. 2	DUROCHER/FORTIN	Stanké	4
28	Roman	LA FEMME QUI ATTENDAIT ♥	A. MAKINE	Seuil	2
29	Culture humaine	CÉLIBATAIRE AUJOURD'HUI	O. LAMOURÈRE	L'Homme	5
30	B.D.	ASTÉRIX ET LA RENTRÉE GAULOISE	UDERZO/GOSCINNY	Albert René	24
31	Psychologie	LES MOTS QUI FONT DU BIEN	N. GUILMARTIN	L'Homme	4
32	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	160
33	Cuisine	THE ULTIMATE WEIGHT SOLUTION	P. MCGRAW	Simon & Shuster	21
34	Roman	LES ÂMES GRISSES ♥	P. CLAUDEL	Stock	18
35	Roman	LUXURE ET FANTAISIE	J. PELLETIER	Quebecor	5
36	Cuisine Qc	LA CUISINE RAISONNÉE ♥	COLLECTIF	Fides	16
37	B.D.	GARFIELD, t. 37 - C'est la fête!	J. DAVIS	Dargaud	9
38	B.D.	SANS NOM LE DERNIER META-BARON	JODOROVSKY/GIMÉZ	Humanoides	2
39	Roman Qc	LIFE OF PI ♥	Y. MARTEL	Vintage Canada	69
40	Cuisine Qc	101 PERSONNALITÉS, 101 RECETTES ♥	COLLECTIF	Johanne Demers	12
41	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 1 ♥	A. BRASHARES	Gallimard	85
42	Histoire Qc	LES COUREURS DES BOIS ♥	G.-H. GERMAIN	Libre Expression	17
43	B.D.	LES SARCOPHAGES DU 6 ^e CONTINENT ♥	Y. SENTE	Blake & Mortimer	10
44	Roman	DANSEUR ♥	C. MCCANN	Belfond	21
45	Polar	LE VOL DU FRELON	K. FOLLETT	Robert Laffont	2

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

25 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

Série présentée du 28 janvier au 7 avril 2004 à 19h30 au Studio-théâtre de la Place des Arts
Elaborée par Michelle Corbeil et Stéphane Lépine

Le Studio littéraire

un espace pour les mots

Le mercredi 25 février à 19h30 DERNIÈRES LETTRES de Stalingrad

Une lecture-spectacle de lettres authentiques de soldats allemands lors du siège de Stalingrad et d'une missive, œuvre de fiction celle-là, d'une mère juive à son fils. Avec les comédiens Françoise Faucher, Christian Bégin, Claude Gagnon, Marcel Pomerlo et Denis Trudel. Présenté en collaboration avec les Productions «et Jules à mes côtés...»

Lou Babin
Stanley Pean
Françoise Faucher
Marcel Pomerlo
Robert Lalonde
Geneviève Letarte

Billetterie : (514) 842-2112
Sans frais : 1 866 842-2112
www.pda.qc.ca
Entrée : 15 \$ / Étudiants : 10 \$

PUL-IQRC

LES CONFLITS DANS LE MONDE - 2003

Rapport annuel sur les conflits internationaux

Sous la direction de ALBERT LEGAULT, MICHEL FORTMANN et GÉRARD HERVOUET

Plus que jamais les turbulences accrues du système international exigent une mise en ordre et la nécessité de consigner pour la mémoire ce qui fait sens. Depuis vingt-deux ans, les conflits dans le monde s'efforcent de rassembler en un bref volume les faits ayant marqué l'année écoulée. Cette retrospective ne se limite cependant pas à une chronologie factuelle. Plus encore que d'autres bilans disponibles, cet ouvrage propose des synthèses originales tout en couvrant l'actualité des grands espaces régionaux. Ce livre s'adresse aux chercheurs, aux journalistes, aux étudiants mais aussi aux personnes moins averties qui souhaitent comprendre l'actualité immédiate en la situant dans la continuité d'un mouvement plus long et dans l'espace élargi à chacune des grandes régions du monde.

2-7637-8068-7
230 pages - 25 \$

Pour de plus amples informations
Les Éditions PUL-IQRC
Tel. (418) 656-7381 • Telex. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

Liber

Lawrence Olivier

Contre l'espoir comme tâche politique suivi de Critique radicale. Essai d'impolitique

252 pages, 24 dollars

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Tabula rasa

Le narrateur de *Table rase* est écrivain. Il est en panne d'inspiration. Curieusement, Louis Lefebvre, après nous avoir enchantés avec ses deux premiers romans, *Le Collier d'Huracan* (1990) et *Guanahani* (1992), lesquels avaient pour cadre les Antilles, s'est tu pendant douze ans. Où s'arrête la réalité? Où commence la fiction? L'écrivain, par définition, est un brouilleur de pistes.



Suzanne Giguère

une autre vie, fictive ou non, tout cela allégeait la peine en la distribuant, en inventant ce qu'il fallait de personnages pour que la peine ne pèse plus rien tant il y avait d'épaules pour la porter.»

Ce troisième roman marque une rupture avec ses précédents, où l'histoire prédominait. Quoique dans le rétroviseur du narrateur-écrivain apparaissent les premiers colons débarqués en terre d'Amérique. Roman intime, *Table rase* raconte l'histoire d'un voyage intérieur. Il parle de la beauté des recommencements. Les histoires passées et présentes d'un homme et d'une femme s'emboîtent les unes dans les autres. Le ressort sur lequel repose le roman est l'écriture, murmure fragile s'il en est un, mais sans les mots un écrivain n'est rien. «Ce sont des mots, il n'y a que ça, il faut continuer», écrivait Beckett.

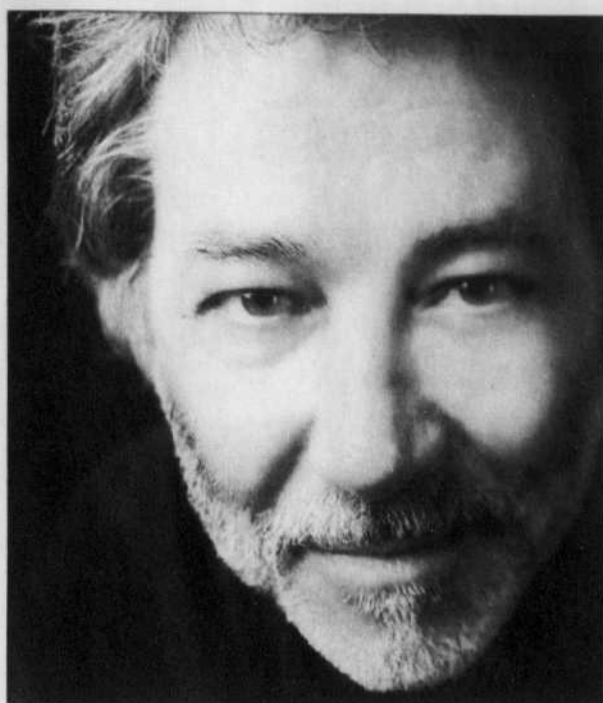
Lien invisible

«L'instant qui déciderait de notre bonheur ou de notre malheur était celui où nous entrions dans le cercle parfumé de l'autre.» L'échec de sa relation amoureuse n'est peut-être pas étranger à la panne d'écriture de Marc-André Nadeau. Depuis des années il essaie d'écrire, mais il n'y arrive pas. Il connaît la force des mots, il sait que l'écriture délie, guérit parfois. «Tout ce qui pouvait sortir de nous, l'angoisse, la petitesse, la déception et la mettre ailleurs, dans un autre lieu, un autre siècle,

Le désir de partir, de tout recommencer à neuf, n'est-ce pas ce qui a motivé son premier ancêtre dont il essaie d'imaginer la vie dans un roman? L'histoire de ce paysan analphabète qui rêvait de se fondre dans la masse des pèlerins de Compostelle, pour rejoindre les galions espagnols qui devaient l'emporter vers l'Eldorado, et qui se retrouve en Nouvelle-France — «pas de poudre d'or, mais que des arbres à défricher» — laisse son interlocuteur perplexe. Cette histoire passésiste de «gars qui raconte des histoires plates sur des rêves ratés» ne l'intéresse pas. Encore moins la saga familiale sur treize générations que l'écrivain entend développer. Elle lui fait la leçon sur son roman, sème chez lui le doute et l'inquiétude. «Jamais il ne s'était senti aussi loin de son livre.»

Attiré par son assurance, son effronterie et la verdeur de son langage, il l'écoute à son tour. Elle lui parle de sa méfiance à l'égard des hommes, de l'égalité de la femme dans les rapports amoureux qu'elle revendique. Au détour d'une confidence sur la folie de son frère, il sent chez elle une douleur intérieure qui se superpose à la sienne. La fin pathétique de sa grand-mère dans un centre d'accueil, «restée tout le temps à regarder par la fenêtre, sans parler à personne», lui revient en mémoire.

Une fois encore, il en a l'intime conviction, la littérature aide à vivre. «Il faut enlever cette douleur par les mots, pas à une personne seulement comme le ferait un thérapeute, mais à des milliers en même temps, qui liraient mon livre et se sentiraient soudainement mieux.»



Louis Lefebvre

Silence intérieur

Le huis clos entre la jeune femme idéaliste et l'écrivain désenchanté donne lieu à des réflexions graves sur l'histoire tronquée de l'Amérique («Celui qui était venu ici de l'Ancien Monde avait perdu toute filiation avec Ulysse, mais ne pouvait pas non plus se dire enfant de Quetzalcóatl»), le flou identitaire québécois, le patrimoine architectural et écologique bradé à l'échelle planétaire. S'ensuit une vaste satire des travers humains sur l'indigence de la pensée, la montée de

condamne ni n'enjolive.

Par ailleurs, les nombreuses réflexions sur l'écriture et sur la fonction de la littérature qui jalonnent le roman témoignent d'une longue fréquentation des écrivains et de leurs œuvres. Sappho, Boccace, Selma Lagerlöf, Pirandello, Beckett, Joyce, pour n'en nommer que quelques-uns. Certains reconnaîtront derrière le titre énigmatique de *The Facts Behind the Helsinki Roccamatios* (Paul en Finlande) le recueil de nouvelles de l'auteur de *Life of Pi*.

Le voyage intérieur des deux protagonistes s'achève avec le concerto pour «silences et cordes» *Tabula rasa* du compositeur estonien Arvo Pärt. Au seuil d'une nouvelle vie, chacun va son chemin, apaisé. «C'était le plus beau cadeau que pouvait faire une histoire, vous donner l'illusion que vous n'êtes plus prisonnier de votre propre vie», dit le narrateur à la fin du roman.

Servi par une langue à plusieurs registres, une précision descriptive, un sens du dialogue et le naturel de la narration, *Table rase* de Louis Lefebvre gagne à être lu avec attention si on veut saisir tous les plis et les replis de son écriture.

TABLE RASE

Louis Lefebvre
Boréal
Montréal, 2004, 180 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Histoires sans fin

JOHANNE JARRY

L'écrivain portugais Antonio Lobo Antunes et l'écrivain français Régis Jauffret ont ceci en commun: ils ont écrit des livres-fleuves qui déroulent des histoires sans fin. Des histoires impossibles à résumer, qui débordent leur fil attrapant tout au passage: voix, sons, visages, paysages, souvenirs et silences. Tout y est possible.

Que ferai-je quand tout brûle? est hanté par plusieurs voix. Parmi les plus marquées, celle de Paulo le toxicomane, de son père Carlos le travesti, de sa mère Judite, une femme déçue. On y entend aussi les voix inquiètes d'un couple fragilisé par la mort de sa petite fille, celle de Gabriela rêvant de réentendre son père jouer de l'accordéon et la voix fatiguée d'un journaliste vieillissant méprisé. Les changements de narrateurs sont fréquents et imprévisibles, comme si ceux qui habitent l'univers de cette fiction cherchaient à parler ensemble.

Dans chacun de ses romans (il en est à son seizième), Antonio Lobo Antunes repousse les limites de sa structure romanesque jusqu'au bord de l'éclatement, tout en maintenant la cohérence du récit. La fiction s'ouvre à ce qui surgit du passé, du présent et de toutes ces vies croisées en chemin; tout arrive, s'entend, se mélange et finit par disparaître. Seule la voix de chacun offre un repère stable, des voix que le lecteur apprend à distinguer par un phrasé où il reconnaît leurs obsessions, leurs blessures. Leur gravité n'empêche pas la gaieté, une certaine joie mêlée de dérision, et l'espoir de retrouver un jour ce qu'ils ont perdu en vieillissant. Un roman exigeant,

absolument singulier, où on croit pourtant entendre (à peine) un essoufflement. L'écrivain arriverait-il, avec ce roman-là, à la limite de cette forme romanesque qu'il explore et qui l'obsède depuis tant d'années?

Emma nouveau genre

Porté par le conditionnel, le roman *Univers, univers* de Régis Jauffret se déploie sur plus de 600 pages à partir d'une idée: quelle serait la vie de l'héroïne du roman si... Si elle portait le nom des Gouri ou des Marurat, si sa mère était née Sandinot et que son père, propriétaire d'une pharmacie, avait inventé une lotion capillaire et s'était ruiné pour la promouvoir, qui serait-elle si son père s'était suicidé avant sa naissance et que sa mère, infirmière ayant voulu séduire un chirurgien, avait été mise au chômage, etc. À peine une vie fabulée terminée, la femme qui fait cuire un gigot en attendant le retour d'un mari et l'arrivée des convives, en commence une autre tout à fait différente...

En proposant une multitude de destins au même personnage, le dixième roman de Régis Jauffret place la littérature résolument du côté de l'invention et rappelle au lecteur (s'il l'avait oublié) qu'on peut créer à partir de peu: une femme, un salon, un gigot, un mari, le Pierrot et leur piscine. Précisons toutefois que ce décor plutôt conventionnel donne régulièrement envie à la protagoniste de faire sa valise pour déguerpir avant l'arrivée du mari et des amis... Une fuite dont on ne connaît jamais la suite, qui finit toujours par s'ouvrir sur une autre vie où elle recommence à attendre. Est-ce parce qu'il est impossible d'échapper au vide de ce

confortable salon pendant que le gigot cuit? Un vide que seule la littérature pourrait combler?

QUE FERAI-JE QUAND TOUT BRÛLE?

Antonio Lobo Antunes
Traduit du portugais

par Carlos Batista
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2003, 712 pages

UNIVERS, UNIVERS

Régis Jauffret
Éditions Verticales
Paris, 2003, 612 pages

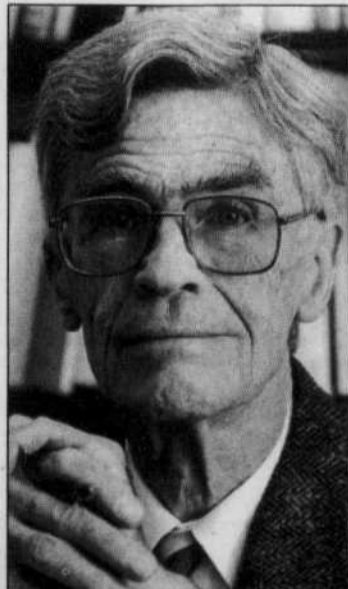
Liber

Mario Bunge

Matérialisme et humanisme

Pour surmonter la crise de la pensée

traduit et préfacé par Laurent-Michel Vacher



294 pages, 27 dollars

LA FEMME PAPPILLON
Nouvelles érotiques



LANCOT
ÉDITEUR

William St-Hilaire signe avec *La femme papillon* son troisième recueil de nouvelles érotiques. Elle nous offre l'œuvre de la maturité, une femme et une auteure qui déploient leurs ailes...

WILLIAM ST-HILAIRE

Triptyque
www.generation.net.com
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666

Monique Patenaude
MADE IN AUROVILLE
INDIA

Monique Patenaude
Made in Auroville, India
roman, 211 p., 20 \$

En 1968, Lysiane Delambre a dix-huit ans, elle cherche un sens à l'absurdité de l'existence. Cette quête la conduit jusqu'en Inde, dans un désert de sable rouge où une poignée d'hommes et de femmes se sont réunis pour construire une ville internationale qui se veut l'expression vivante de l'unité humaine: Auroville.

Monique Le Maner
LA DÉRIVE DE L'ÉPONGE

Monique Le Maner
La Dérive de l'éponge
roman, 155 p., 17 \$

Un matin, Georges, dit Gôrgy, dit Jojo, dit Jo, dit l'Éponge oublie de descendre à sa station habituelle pour se rendre au bureau. Devenu prisonnier du métro, le voilà qui se raconte sur un banc de la station Lionel-Groulx. Fabulateur invétéré? De dérive en dérive, l'Éponge nous invite à un terrible et étonnant voyage...

La passion de la poésie

RAYMOND-MARIE LÉGER
l'autre versant de l'aube

Poésie • 72 p. • 14,95 \$

DANNY PLOURDE
vers quelque
(sommets nombreux à être seul)

Poésie • 96 p. • 14,95 \$

Raymond-Marie Léger

Danny Plourde

● L'HEXAGONE

LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

Retour du conte avec Jean-Christophe Rufin

GUYLAINE MASSOUTE

Les liens entre notre univers et celui des cités obscures de l'avenir ressemblent à ceux qui nous rattachent aux mondes anciens. Seule une initiation peut nous rendre ces mondes familiers. Les écrivains semblent avoir l'apanage d'un tel rôle. Ils nous les livrent à travers leur connaissance des êtres et des lieux, quelle que soit la distance qui les en sépare.

Ces antipodes ont donné naissance aux utopies. Dans le décalage qui les tient improbables, il se glisse un reflet qui expliquerait ce qui nous concerne immédiatement. Là se situe le talent, dans la passerelle, l'enchaînement et la bifurcation qui rend compte de l'hypothèse. Car entre l'utopie et l'autre, la version cauchemardesque du bonheur absolu, totalitaire et débarrassée de l'Histoire, il y a une même croyance dans le progrès, dans la totalité et dans l'unidimensionnalité de la planète normalisée.

Globalia, de Jean-Christophe Rufin, s'inscrit dans cette ligne. En extrapolant à peine, ce roman sur la mondialisation campe une fable qui se lit avec limpidité. Rendez-vous aux intuitions du médecin sans frontières, passé expert dans la connaissance du monde comme en narration. Inventeur dans *Globalia*, explorateur à rebours dans *Rouge Brésil*, Rufin mène son aventure rondement.

Une sécurité blindée

Le roman débute à Seattle, dont la devise est «Liberté, sécurité, prospérité». Les frontières ont disparu. Les origines ethniques et culturelles ont été mondialement répertoriées. Dans cette démocratie parfaite, la dépression n'existe plus. Les attentats, encore meurtriers, relèvent d'une marginalité inadaptable. On y rencontre pourtant des pathologies de la liberté, des déviances violentes qui cautionnent l'organisation générale. Kate et Baïkal, héros trempés dans une fontaine de Jouvence, nous font faire le tour des dessus et dessous de l'hyper-performance.

L'auteur de *Globalia*, Jean-Christophe Rufin.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Qu'est devenu l'ailleurs? La différence? La typologie des espèces variées? La liberté d'opinion, de presse, de jugement? La mémoire? La fable montre la cohésion systématique qui aggrave la division Nord-Sud. L'idée de la prison chère à Orwell donne un fil conducteur, un filet de sécurité au romancier acrobate. Les 38 chapitres, plus l'épilogue et la postface, auraient été écrits rondement, au rythme d'un par jour.

Evidemment, dans ce monde sans nuance, l'allégresse et l'humour donnent une forme plaisante aux virtualités de l'utopie. Inversement, les difficultés liées aux chocs interculturels passent pour des

moments de barbarie. *Globalia* dessine le monde simplifié de la dictature manichéiste: «un bon ennemi est la clé d'une société équilibrée», explique Altman, le grand manitou. Dans la bulle aseptisée, la peur de l'autre permet de manipuler tout le monde: les êtres fonctionnels comme ceux qui vivent dans les «non-zones», îlots où cassés, atomisés, les résistants parqués sont tenus en cage, telles des espèces en voie d'extinction.

Défiance légitime

Qui ne comparera pas *Globalia*, roman grand public, déjà promu au rang de *best-seller* (voir *Le Devoir* du 6 février), à *L'Histoire de*

Pi de Yann Martel? Les préoccupations s'y recourent en une intuition, pessimiste pour le premier, optimiste pour le second. Baïkal et Pi pointent l'individualisme et la survie, dans la mer d'arrogance où se perdent les forces vives de la rencontre et du contact.

Quelles seront nos capacités d'innovation, dans des conditions de trop-vidé et de trop-plein? Rufin et Martel y répondent avec verve. Certes, *Globalia* a une portée politique explicite, mais le radeau de Pi n'est-il pas l'envers de cette manche? Jouissance et répression y font un singulier duo, dans la tension sadomasochiste propre aux logiques de

domination: «Dans cet immense jardin qu'était devenu *Globalia*, une garde étroite était montée autour de cette espèce potentiellement dangereuse qu'était l'homme. Heureusement, la société s'entendait à le contrôler.»

L'exclusion qui gère les individualités ne dessine-t-elle pas un ciel immense, une tentation désertique propice aux inventions autant qu'aux apories de la terre? Drôle de rire... La contrainte façonnera votre sourire au gré des excroissances fantasmagiques et des micro-espaces tordus, que la fiction neutralise à temps.

Tradition et convulsions

Avec *Globalia*, Rufin vise l'ordre politico-moral et fait appel aux bons sentiments. Comment, devant l'état du monde, faire régresser les bidonvilles mafieux, relégués hors champ? Comment cesser de diaboliser les différences et renoncer aux idéologies guerrières, maquillées d'humanité? *Globalia* dit que l'ingéniosité humaine, capable de générer ses propres complications comme des mutations bactériennes, peut aussi les ramener vers la vie.

Rufin joue avec aisance, entre le cynisme, la rage et la bonhomie. Le tableau culturel, assez complet, repose sur une mécanique précise. Mais comme tout roman à thèse, il souffre de ce que le lecteur prévoit. Toutefois, si celui-ci garde à l'esprit qu'au désarroi le romancier oppose la soudaineté de son artisanat, alors le bricolage à des vertus minuscules, qui soulagent la mondialisation de ses ploutocrates inatteignables comme l'extraction d'une verrue.

L'imagination crépusculaire de Rufin, dialoguant avec l'esprit rocambolique, rejoint une interrogation dont la gigantesque exposition sur l'utopie, en l'an 2000, à la Bibliothèque nationale de France, amorçait à la fois le bilan et le renouveau.

GLOBALIA

Jean-Christophe Rufin
Gallimard
Paris, 2003, 497 pages

LIVRE DE POCHÉ

Entre l'intellectuel et l'irrationnel

THIERRY BISSONNETTE

Les dernières années nous ont surtout fait connaître Gilles Pellerin comme essayiste polémique, et bien sûr comme directeur des Éditions L'Instant même. Le nouvelliste talentueux tend par contre à se faire oublier, espaçant ses recueils de fiction au point que le dernier (*Je reviens avec la nuit*) remonte à 1992. Alors que la parution d'un nouveau recueil est annoncée pour bientôt, on réédite *Ni le lieu ni l'heure*, livre de 1987 qui avait valu à Pellerin le prix Logidisque de la science-fiction.

Ceux qui ont une conception le moins obtuse de la SF devront néanmoins repasser, puisque la distorsion du réel demeure très mesurée dans ce livre dont il fut dit qu'il participait d'un «fantastique au second degré». C'est que Pellerin se sert de la nouvelle pour mettre à l'épreuve notre sentiment du réel, épousant du même coup une certaine désillusion — celle, peut-être, de sa génération dans les années 80. À cet égard, le protagoniste de la première nouvelle est exemplaire, promeneur camusien qui louvoie entre les êtres pour ruminer jusqu'à l'écoeurement son désir de rencontre. «J'eus un moment la douloureuse certitude que rien de tout cela n'était arrivé», dira-t-il, incertain de l'endroit et de l'époque où il s'éveille.

Usant avec modération de la paranoïa critique, ces courts textes font de la nouvelle un genre hésitant entre l'intellectuel et l'irrationnel. Grâce à une plume proprement musicale, leur auteur nous laissera souvent sentir que tout va de soi. Jusqu'à «l'effet de dislocation. Les mauvais lieux, aux mauvais moments. Les mécaniques fatales».

NI LE LIEU NI L'HEURE

Gilles Pellerin
L'Instant même
Québec, 2004, 168 pages

LA CHRONIQUE

Des fantômes pour les vivants

Étonnante écrivaine que cette Ali Smith, née à Inverness (Écosse) en 1962, donc encore plutôt jeune, et dont on dit qu'elle est, avec A. L. Kennedy, une des voix les plus originales du nouveau roman écossais. Juste cela pourrait en repousser plus d'un: nouveau roman. Il se trouve qu'avec ce livre nous redécouvrons au contraire les pouvoirs d'un roman qui ose l'exploration, bouge les frontières, joue avec le temps et la langue, enfin nous restitue la réalité autrement et de manière fort convaincante. Et il en fait, du pouvoir de conviction, quand l'histoire qui nous est racontée se situe aux limites de l'ir-



Jean-Pierre Denis

réel, pas loin du conte ou encore du récit fantastique, qu'on ne sait plus très bien si nous avons affaire à des êtres vivants ou aux émanations oniriques d'un cerveau de

femme qui souffrirait de personnalités multiples qui, de temps à autre, se rencontreraient. C'est dire que *Hôtel Univers* se lit comme un rêve, mais un rêve récurrent, tournoyant autour de la mort d'une jeune fille. Et d'un hôtel, l'hôtel Univers, qu'on trouve partout dans le monde et qui se vante de pouvoir décrocher la lune pour ses clients. La lune, en effet...

La trappe du temps

Nous nous retrouvons donc, dans ce roman, avec cinq femmes, cinq chapitres et cinq temps verbaux: le passé, le présent historique, le conditionnel futur, le passé simple et le futur antérieur (qui sont les titres des chapitres). Une chose est partagée par toutes ces femmes: l'hôtel. Mais aussi la mort de Sara Wilby, une femme de chambre qui, à sa troisième journée à cet hôtel, a fait une chute mortelle en empruntant le monte-plats qui ne servait plus depuis des années. La seconde, Sophie, est une sans-abri à qui, un soir, la réceptionniste de l'hôtel devant lequel elle se tient offre une nuit au chaud. La troisième, Lise, est une ex-employée (celle qui a offert une nuit au chaud à Sophie), souffrant

maintenant d'une maladie qui lui donne mal partout, lui fait perdre la mémoire et l'oblige à demeurer alitée toute la journée, ce qui rend presque heureuse sa mère. Et puis, il y a une journaliste venue dans cette ville pour un article, qui va faire la connaissance de la sans-abri (le soir de sa nuit à l'hôtel) et de la petite sœur de Sara Wilby, Clare. C'est sur cette dernière, qui n'arrive pas à oublier sa sœur et vit dans son souvenir en collectionnant des objets qui lui ont appartenu, que se clôt le livre.

Variété de langages

Cinq femmes, cinq vies plus ou moins gâchées, qui se cherchent ou se perdent pour mieux s'oublier, qui ne savent plus très bien comment vivre ou comment disparaître, qui sont traversées par une foule de pensées et de mots qu'elles ne maîtrisent pas, dans un hôtel qui a perdu sa splendeur, un temps qui tourne en rond, un espace qui revient toujours au même, c'est-à-dire à l'hôtel Univers. Seul le langage vient interrompre ici la morosité de ce temps figé autour de la belle nausée qui mourut un soir d'un stupide accident en se brisant en

mille morceaux au fond de la cage d'un monte-plats. Il y a celui de la morte elle-même, venue hanter les vivants pour savoir combien de temps a duré sa chute et qui regrette le caillou qu'elle ne sentira plus jamais dans sa chaussure, la poussière qu'elle ne peut plus rouler entre ses doigts, ses doigts qui pouvaient toucher et sentir... Ce langage-là est vif, il s'emporte, plane, observe les vivants, est plein de regrets. Il y a celui de la sans-abri, ruminant, répétitif, scandé par «Z'vz d'l mnaie?», d'où les voyelles se sont envolées pour laisser place à une langue pleine de trous et de mots oubliés. Celui de l'ex-employée, malade et alitée, qui a perdu contact avec elle-même, qui voudrait mais ne peut pas (c'est le chapitre du conditionnel futur) agir, et dont on parle, surtout, car elle-même ne semble plus savoir qui elle est et oublie à chaque instant pour laisser place à des ritournelles publicitaires. «Qu'est-ce que c'était, déjà?» Celui de la journaliste, Penny, qui adore inventer des histoires pour épater la galerie, qui s'enthousiasme pour des riens, qui confond la sans-abri avec une locataire de l'hôtel parce que les histoires qu'elle s'invente l'empêchent de voir, dont l'imagination accueille une multitude d'images morbides pendant que son visage montre des signes d'absence ou que ses paupières clignent. Léger dépha-

sé qui illustre sa légèreté. Enfin, celui de Clare, véhément, erratique, sans aucune ponctuation pour la freiner, qui rassemble dans tous les sens ce qui peut lui rester comme souvenirs de sa sœur, qui n'arrive pas à faire le deuil, mais qui finit par savoir combien de temps a duré la chute.

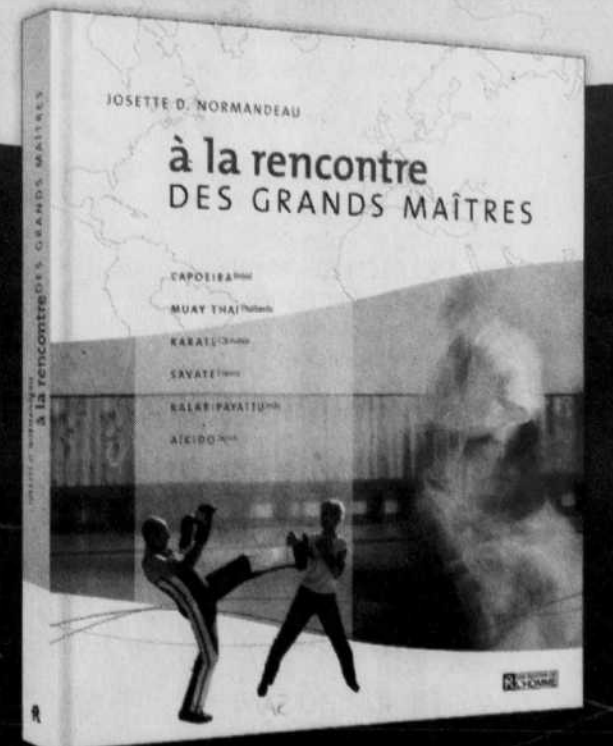
Le sixième chapitre

Puis il y a ce sixième chapitre qui vient refermer le livre sur lui-même, refaisant tous les parcours en revisitant les fantômes évoqués, et quelques autres. Celui-là survole la ville («pour une meilleure cohérence, choisissons celle où la lourdeur tout comme la légèreté de ce livre ont été si subtilement ancrées», écrit l'auteur), relate la vie de ses habitants ou de situations qui les décrivent, passent de l'un à l'autre comme si le temps se déroulait simultanément (c'est le temps du présent), pour finir sur l'horlogerie qui retrouve la montre qu'avait laissée Sara Wilby au début du roman... Un roman qui nous emporte comme si nous faisons un voyage dans un pays que nous ne connaissons pas, et qui ne lasse pas.

HÔTEL UNIVERS

Ali Smith
Traduit de l'anglais (Écosse)
par Laetitia Devaux
Éditions de l'Olivier, 2003,
250 pages

Le monde fascinant DES ARTS MARTIAUX



Découvrez comment la culture et l'histoire ont modelé chaque art martial et partez à la rencontre des légendes vivantes qui les enseignent.

Ne manquez pas la série
BUSHIDO
le mercredi à 21 h,
en rappel le lundi à 23 h,
sur

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
www.edhomme.com

LA LIBRAIRIE GALLIMARD ET LES ÉDITIONS DU NOROÏT VOUS INVITENT À UNE SÉRIE D'ENTRETIENS AVEC QUELQUES-UNS DES MEILLEURS POÈTES DU QUÉBEC

DIMANCHE 15 FÉVRIER À 15 H: HÉLÈNE DORION,
À L'OCCASION DE LA RÉÉDITION DE: *LES RETOUCHES DE L'INTIME*

DIMANCHE 7 MARS À 15 H: ÉLISE TURCOTTE,
À L'OCCASION DE LA RÉÉDITION DE: *LA TERRE EST ICI*

DIMANCHE 21 MARS À 15 H: PIERRE NEPVEU,
POUR SOULIGNER LES RÉCENTS SUCCÈS DE:

LIGNES AÉRIENNES

(PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL ET DU FESTIVAL INTERNATIONAL DE POÉSIE, 2003)

ANIMATION: MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

à la Librairie Gallimard,
3700 Boulevard Saint-Laurent, Montréal
POUR INFORMATIONS: (514) 499 2012

Gallimard
www.gallimardmontreal.com

LOUIS DANTIN La Triste Histoire de Li-Hung Fong et autres poèmes

choix et présentation de François Hébert



LES HERBES ROUGES / COLL. «FIVE O'CLOCK»

ESSAIS

Le Québec jusqu'au bout

Pour les familiers de l'univers politique québécois et de son histoire récente, le personnage adulé de René Lévesque (1922-1987) n'a plus vraiment de secrets. Le politicien lui-même s'est assez longuement raconté, en 1986, dans *Attendez que je me rappelle*, et Pierre Godin, son rigoureux et passionné biographe, lui a consacré une somme, dont le dernier tome reste à paraître, qu'on peut d'ores et déjà qualifier d'indépassable. Pourquoi, alors, une autre biographie de René Lévesque?

Pour le comité éditorial de la charmante petite collection «Les grandes figures», la question, au fond, ne se posait même pas tant la réalisation de ce projet avait un caractère d'évidence. Comment, en effet, passer à côté d'un tel personnage dans une collection dont l'objectif est de présenter, dans une forme vulgarisée, les êtres d'exception qui ont marqué notre histoire? Marguerite Paulin, à qui revient l'honneur de s'acquiescer de cette tâche, justifie bien simplement son projet: «Il existe des dizaines de livres sur les chefs d'État, sur de Gaulle, sur Kennedy. Pourquoi n'y aurait-il pas divers points de vue littéraires sur René Lévesque? Plus d'un cinéaste peut filmer un même personnage, plus d'un peintre peut faire le portrait d'un même visage. Chacun à sa façon et avec son style.» En effet.

Les sommes, pourrait-on ajouter, ne conviennent pas, pour toutes sortes de raisons, à tout le monde, et il n'y a rien de répréhensible, redisons-le avec force, à vulgariser pour le plus grand nombre des connaissances que l'on considère essentielles. En ce sens, le récit biographique de Marguerite Paulin est bienvenu parce qu'il offre en partage un «René Lévesque pour tous» qui, malgré ses manques, ne rompt pas sur l'essentiel.

Honnête résumé des réalisations politiques de Lévesque à titre de ministre libéral et de premier ministre péquiste, le récit de Paulin, qui fait suite à ceux qu'elle a consa-



Louis Cornellier

crés à Félix Leclerc, Louis-Joseph Papineau et Maurice Duplessis, cerne bien la personnalité du héros souverainiste. On y rencontre le joueur, le séducteur impénitent, le journaliste passionné d'informations internationales et le communicateur télévisuel hors pair. «Son style direct et franc, rappelle Paulin, étonne. Sa signature est cette voix éraillée et son phrasé nerveux. On écoute René Lévesque. Dans ce média encore jeune, il dépoussière le style de l'époque, rejette sa prétention.»

Dans l'arène politique, sa nonchalance, qui «a un je-ne-sais-quoi qui séduit ceux qui l'approchent», ne va pourtant pas sans convictions très solides dont il tolère mal la contestation. Souverainiste-associationniste, Lévesque, sa carrière durant, aura maille à partir avec les indépendantistes plus radicaux et plus pressés. Grand démocrate pour les uns, il reste encore aujourd'hui, pour les autres, l'incarnation du souverainiste convaincu sur le plan idéologique mais enclin aux attermoissements sur le plan pratique. Aurait-il pu, compte tenu de son charisme et de sa popularité, en faire plus pour la cause en tergiversant moins? Son aigreur de fin de règne traduisait-elle ses propres déchirements intérieurs à l'heure du bilan? Les réponses à ces questions appartiennent pour toujours aux secrets de l'histoire.

L'obsession du Nord

Autant la figure de René Lévesque est connue, autant celle du

Montréalais d'origine Albert Peter Low (1861-1942) reste, pour la vaste majorité des Québécois, ignorée. L'homme, pourtant, avait du coffre et, sans son œuvre, notre connaissance du pays ne serait pas ce qu'elle est. Grand géologue et explorateur compulsif, Low, déjà à l'adolescence, connaissait son destin: «Albert Peter se fait à l'idée qu'il sera du Nouveau-Québec le véritable découvreur; il manifeste déjà de l'impatience!»

Professeur retraité du département de géographie de l'Université de Montréal, Camille Laverdière, dont les états de service à titre d'homme de terrain sont aussi très impressionnants, a voulu rendre hommage à celui qui fut son prédécesseur dans la passion de la découverte géographique. Rédigé à la manière d'un rapport de mission sur le terrain, son récit biographique nous entraîne donc, «sur les traces d'Albert Peter Low», «dans la contemplation d'un paysage tout d'ampleur et de majesté», c'est-à-dire celui, plus particulièrement, du Nouveau-Québec.

Les passionnés de géographie, de géologie, de géodésie, de cartographie, de topographie et de toponymie se plairont certainement à la lecture de cet ouvrage qui abonde en descriptions détaillées d'expéditions nordiques et qui se complait dans une luxuriante prose poétique naturaliste. Le profane, cependant, même de bonne foi, ne pourra s'empêcher de constater que Laverdière, dans le genre, pousse le bouchon un peu loin.

Devant l'accumulation de passages de ce type: «Aux marais succéda d'abord la tourbière, cette formation végétale constituée de sphagnes appartenant à la même classe que les mousses, de carex, d'éricacées, dont les bleuets. Cette étonnante couverture de plantes basses, serrées, croissait sur ses propres débris, imputrescibles: la tourbe»; «Par l'intermédiaire du comptoir de relais de Norway House à la décharge du lac Winnipeg, soit

la tête du Nelson, York Factory permettait l'accès à la riche forêt d'un immense arrière-pays aux animaux à fourrure si nombreux», on ne peut en effet qu'être étourdi.

Fallait-il, pour être fidèle à la mémoire du grand explorateur qui a arpenté des territoires aussi hostiles et majestueux que la baie d'Hudson, la baie de James, la baie d'Ungava, le Labrador et tous leurs alentours, imposer une telle nomenclature au lecteur soucieux lui aussi de découvertes mais qui n'en demandait pas tant? Vulgariser exige parfois d'en faire un peu moins pour susciter l'intérêt et prévenir le décrochage.

L'entêtement d'Albert Peter Low, sa grande détermination, voire sa «violence extrême dans l'établissement de ses priorités» lui ont permis de mener à bien, au détriment toutefois de sa vie familiale, la mission que lui avait confiée la Commission géologique du Canada, son employeur, soit d'assurer «une meilleure prise de possession du territoire national par la connaissance». Il aurait d'ailleurs pu en faire beaucoup plus si une hémorragie cérébrale ne l'avait pas terrassé et rendu impotent, en 1907, alors qu'il n'était âgé que de 46 ans. Heureusement, d'autres allaient reprendre le flambeau, dont Camille Laverdière, qui signe ici un hommage un peu trop chargé.

louiscornellier@parroinfo.net

RENÉ LÉVESQUE

UNE VIE, UNE NATION

Marguerite Paulin

XYZ

Montréal, 2003, 168 pages

ALBERT PETER LOW

LE DÉCOUVREUR

DU NOUVEAU-QUÉBEC

Camille Laverdière

XYZ

Montréal, 2003, 160 pages

Terrorisme: revenir au réel

FRANCIS BOUCHER

Les commissions d'enquête récemment instituées par les administrations Bush et Blair sur la qualité des renseignements qui ont mené à la guerre contre l'Irak viennent confirmer — qui en doutait encore? — que tout n'a pas été dit sur cet épisode. L'ouvrage de Richard Labévière vient jeter un autre pavé dans cette mare trouble que constitue ce qu'il est maintenant convenu d'appeler la «guerre contre le terrorisme».

Nouvelle idéologie, «totale, dominante, innervante et éternante, dont le prisme produit trop de discours incertains et de lectures du monde improbables», la lutte contre le terrorisme est en passe de jeter le monde dans une guerre sans fin. Afin de contrer ces lubies, Labévière suggère de «revenir au réel», de retrouver notre capacité d'analyse et d'enquête. C'est ce qu'il se propose de faire dans *Les Couloirs de la terreur*.

Rédacteur en chef à la RFI et auteur de plusieurs essais sur l'islamisme, l'auteur est un habitué des enquêtes minutieuses et fouillées. Des quelques mois qui précèdent le 11 septembre 2001 jusqu'à aujourd'hui, la trame de ces événements désormais archiconnus est ici revisitée, point par point. Le journaliste revient longuement sur les liens qui unissaient Oussama ben Laden, ce «fils naturel de l'oligarchie saoudienne et des services américains», et la CIA.

Labévière suggère, preuves à l'appui, que l'administration américaine ferait tout pour ne pas retrouver son ennemi public numéro un. La peur d'un «Ben Laden» serait à l'origine de ce manque d'effort dans la traque au milliardaire saoudien. En effet, le déferer en justice risquerait de compromettre le nouvel ordre géopolitique que les États-Unis souhaitent imposer au reste du monde. Par ailleurs, la menace constante que ferait peser al-Qaïda — dont l'auteur réfute jusqu'à l'existence même — sur les intérêts américains a trop d'utilité pour être levée. Pour preuve: «La chasse à Ben Laden et al-Qaïda a justifié le redéploiement le plus important de l'armée américaine depuis la fin de la guerre froide.»

On le voit, l'essayiste penche, et c'est là toute sa force, pour une lecture politique des événements. Par conséquent, les réponses au terrorisme, avertit Labévière, ne peuvent, elles aussi, qu'être politiques. A lire, donc, par ceux — nombreux — que les conclusions du rapport Hut-ton ont laissés sur leur faim.



Oussama ben Laden

LES COULOIRS DE LA TERREUR

Richard Labévière

Grasset

Paris, 2003, 365 pages

ELIZABETH SMART

À la hauteur de Grand Central Station je me suis assise et j'ai pleuré



« À un moment ou à un autre, tout vrai lecteur trouve sur son chemin à la Hauteur... Et il ou elle reconnaît alors une émotion essentielle qui habite chacun en permanence. » Michael Ondaatje

LES HERBES ROUGES / COLL. «TRADUCTIONS»

PUL-IQRC

COLLECTION POLITIQUE ÉTRANGÈRE ET SÉCURITÉ

Le triangle Russie/États-Unis/Chine

Un seul lit pour trois ?

Albert Legault, André Laliberté, Frédéric Bastien

Trois pays, trois puissances militaires, trois puissances commerciales, chacune avec ses problèmes intérieurs, ses rêves et ses illusions. Où vont ces trois empires ? Dans quelle mesure s'opposent-ils et dans quelle mesure peuvent-ils coopérer ? Un seul lit pour trois mais tous ne partagent pas le même rêve...

ISBN -27637-8059-8, 166 pages, 20 \$

Asie centrale et Caucase

Une sécurité mondialisée

Sous la direction de Thomas Juneau, Gérard Hervouet, Frédéric Lasserre

L'Asie centrale et le Caucase ont longtemps échappé aux regards médiatiques et aux analyses documentées. Cet ouvrage collectif articule les contributions des auteurs autour d'une problématique soulignant que, depuis le 11 septembre 2001, la sécurité de ces régions est désormais mondialisée.

ISBN -27637-8056-3, 250 pages, 29 \$

Pour de plus amples renseignements

Les Éditions PUL-IQRC

Tel. (418) 656-7381 • Telec. (418) 656-3305

Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul

Les économistes au pilori

LOUIS CORNELLIER

«L'économie? Je n'y comprends rien!» Avouons-le: quels sont ceux qui n'ont jamais lancé cette phrase après avoir lu ou entendu les savantes explications d'un expert de la chose? S'il faut en croire Bernard Maris, qui en connaît un bout en la matière, ce manque de compréhension s'explique tout simplement par le fait que, la plupart du temps, il n'y a rien à comprendre.

C'est d'ailleurs ce qu'il tente d'expliquer dans un féroce pamphlet intitulé *Lettre ouverte aux gourous de l'économie qui nous prennent pour des imbéciles*, réédité en format poche. «Pourquoi, demande-t-il, l'Économie, Science, avec ses fastes, ses Nobel et ses pompes, est-elle la seule qui soit autorisée à raconter les plus invraisemblables fantasmagories?»

Selon Maris, les brillantes théories du libéralisme, de la concurrence, de la transparence et de l'efficacité n'ont aucun fondement en théorie économique et «relèvent de l'idéologie la plus plate et de l'utopie la plus

totalitaire, aussi totalitaire que furent les utopies socialistes et stalinienne». Cela, ajoute-t-il, les vrais économistes le savent et le disent même parfois, mais pas trop fort, de peur de voir remis en question leur monopole sur le débat public.

Dénonciation de la «fonction terroriste des maths» qui transforme les économistes en purs logiciens déconnectés du réel, ce pamphlet se veut aussi un plaidoyer en faveur d'une science économique humaine, et non dure, qui renouerait avec sa nature politique et abandonnerait la «casuistique mathématique» au profit d'une approche tenant compte de la psychologie, de la sociologie, de l'histoire et de la philosophie. Smith, Marx et Keynes, donc, plutôt que Walras et ses nombreux épigones égarés.

LETTRE OUVERTE AUX GOUROUS DE L'ÉCONOMIE...

Bernard Maris
Seuil, coll. «Points»
Paris, 2003, 144 pages

CLAUDE FOURNIER



je n'aime que toi

ROMAN

Il est un romancier fort connu. Il est en panne d'inspiration. Elle est jeune et dit pratiquer le plus vieux métier du monde. Le hasard, qui fait souvent bien les choses, va la placer sur sa route. Elle fera désormais partie de son univers, entre réalité et fiction.

LANCTÔT ÉDITEUR



Agenda littéraire

Février 2004

UNEQ

Union des écrivaines et des écrivains québécois



JEUDI 19 FÉVRIER – 19 h 30

Des mots et des sons :

Cent jours sur le Mékong

LECTURE-CONCERT inspirée par le VIETNAM

avec l'écrivain Pierre Gobeil,

et la violoncelliste Molly Read

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal

Réservation : (514) 849-8540 www.uneq.qc.ca

Entrée libre



MARDI 24 FÉVRIER – 19 h 30

Des mots d'humour

SPECTACLE LITTÉRAIRE avec les écrivains

Francine Allard et François Barcelo

accompagnés par l'auteur-compositeur-interprète

François Désaulniers

Bibliothèque de Dorval, 1401, chemin du Bord du Lac,

(514) 633-4170 Entrée libre



MARDI 24 FÉVRIER – 19 h 30

Territoires intérieurs

LECTURE-CONCERT avec Anne Penders,

écrivaine belge en résidence à Montréal,

et Pierre Nepveu

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal

Réservation : (514) 849-8540 Entrée libre



DANS LA NUIT DU SAMEDI 28

AU DIMANCHE 29 FÉVRIER

Poésie sans frontières

dans le cadre de «Nuit blanche à Montréal»,

au Musée des beaux-arts de Montréal,

Pavillon Jean-Noël Desmarais

1380, rue Sherbrooke Ouest

de 22 h 30 à 1 h 30

En lien avec l'exposition

Village global : les années 60.



FESTIVAL DE LA POÉSIE DE MONTRÉAL



CENTRE DES ARTS DE MONTRÉAL



LE DEVOIR

BLOC-NOTES

L'anti-Bougon

Pourquoi donc est-ce que je m'entête à chercher un héritage culturel à Claude Ryan? Ça se réduit à un souffle de vent. L'ancien directeur de *Devoir* n'appréciait guère la culture, un secteur sous-alimenté sous son règne au journal, toléré parce qu'il le fallait bien dans un honorable quotidien. Il ne prenait pas, dit-on, la peine de lire le cahier des arts dans son propre journal, faute d'intérêt pour la culture, cette drôle de substance assez louche, trop frivole à son goût, gaspillant un temps précieux. Qui a dit qu'intellectualisme et haut niveau de culture allaient toujours de pair? Pas lui, en tout cas.

Il ne courait ni les concerts, ni les cinémas, ni les musées, rédigeait ses éditoriaux avec des mots bistouris, allergiques aux fleurs, aux adjectifs, aux entrecats des ballets stylistiques, lisait des rapports en forme de brique plutôt que le dernier prix Renaudot. Ryan venait d'une autre planète, d'un autre temps que le mien, que le nôtre. Peu importe! Faute de partager les goûts de quelqu'un, on peut admirer son intégrité et sa rigueur.

Il me faisait l'effet d'avoir été enfanté par les valeurs du XIX^e siècle, alors qu'on patage en plein XXI^e. Le XIX^e siècle a duré plus longtemps au Québec qu'ailleurs, faut dire. Droit comme un i, cet homme (d'autres diront *straight* comme une barre). Avec le vieux fond catho moraliste, collet monté et idéaliste, une noble vision aussi du journalisme comme vecteur de changement social. Ce n'est pas lui qui aurait plongé les bras jusqu'au coude dans la convergence des médias. Le moindre conflit d'intérêts lui soulevait le cœur, au point de payer son exemplaire de *Devoir* à l'heure où il en dirigeait les pages. Oui, le personnage détonnait dans le paysage contemporain. Du noir et blanc dans notre photo couleurs.

Sur le plan éthique, cet homme-là était l'anti-Bougon. Impossible d'imaginer Claude Ryan devant son petit écran le mercredi soir pour suivre ce téléroman désormais culte. Ça l'aurait rendu fou de rage, ou malheureux comme les pierres du chemin. La satire en question bafoue tout ce qu'il a été et ce qu'il a défendu au cours de sa vie. Et puis Ryan n'était guère porté sur la bouteille, méticuleux, pas brouillon, l'honnêteté faite homme, alors que les Bougon...

En cherchant fort, certains finiront par trouver des ressemblances entre ces deux univers si opposés, al-



Odile Tremblay

léguant que Ryan partageait avec monsieur Bougon le sens de la famille. Soit! Mais à part ça...

S'ils nous font tellement rire (ou pas, c'est selon), les décadents Bougon, c'est qu'ils tendent, mine de rien, un ineffable miroir à la société. La nôtre ne s'enferme pas dans les scrupules moraux ni dans la quête du bien commun par les temps qui courent. Caricatures, les Bougon? Hum! En plus drôle, ils ressemblent à monsieur et madame Tout-le-monde occupés à fourrer leur voisin, l'État, l'impôt, alouette!

Entre les Bougon et Claude Ryan, le gouffre est béant. Entre son temps et le nôtre aussi sans doute. Ils étaient devenus si anachroniques, son profil raboteux et sévère, son calepin noir, son univers victorien fourvoyé dans notre monde virtuel.

On a eu beau lui offrir des funérailles nationales au son des grandes orgues, ses valeurs avaient été ensevelies ici bien avant de mettre l'homme en terre. Ryan n'aura pas besoin de se retourner dans sa tombe quand le contexte social lui semblera trop insolite. Il a dû le faire cent fois de son vivant.

Elles nous restent pourtant au travers de la gorge, les qualités désuètes de Ryan, déjà balayées par le vent devant sa porte. Des qualités pas drôles en plus, ni *glamour*, alors qu'il est de bon ton chez nous de rire de tout. Etranger à la scène culturelle par-dessus le marché qu'il était, et pas beau, cet homme-là, quand l'image médiatique prime si fort sur le message aujourd'hui. Rien pour plaire, en somme.

Et pourquoi donc l'image du rigide, intègre, austère et rigoureux Ryan flotte-t-elle malgré tout quelque part dans mon image d'un Québec idéal? Sans doute parce qu'il était un homme de principes

et que l'espèce se fait bien rare. Au-delà de son envergure intellectuelle, il aurait mérité qu'on lui lève notre chapeau juste pour ça.

Nul besoin d'observer longtemps le tableau d'ensemble pour constater que, sans principes, nos sociétés dérivent et doivent multiplier *ad nauseam* les comités d'éthique, dérisoires garde-fous pour les peuples privés de balises.

Domage que ces grands principes-là fleurissent à peu près toujours chez ceux qui possèdent, comme Ryan, des convictions religieuses. Il me semble qu'une forme d'humanisme devrait suffire comme phare dans la nuit, qu'on pourrait collectivement se passer de croire en Dieu, tout en marchant un peu

droit malgré tout. Notre société n'y est pas trop parvenue jusqu'ici. Demandez à Gagliano.

En même temps que le catholicisme, le Québec a jeté un jour par-dessus bord les grands idéaux de société: les pas comiques, les pas *glamour*, les pas mignons aussi. Enfin, tous ceux-là... Le pape Ryan au visage grêlé, du haut de son autorité morale, de sa rigidité, de son rêve de bien commun, malgré son jansénisme, transportait ces vieux trésors dans sa besace d'une autre ère. On l'a regardé partir avec une sorte de mauvaise conscience, mais trop vite. Lorsqu'on s'est retourné pour comprendre quelque chose, le cortège était déjà passé.

otremblay@ledevoir.com



Dessin de Garnotte.

LITTÉRATURE JEUNESSE



Illustration d'Alan Mets pour la couverture du livre *Des cœurs à histoires*, de Pauline Penot.

Histoires en forme de cœur

CAROLE TREMBLAY

MON TOUT PETIT AMOUR

Raymond, un grand pêcheur de sardines de Douarnenez, a un jour la surprise de trouver dans ses filets une bouteille contenant un message. Madame Lamentine, qui signe le billet, y lance un appel à l'aide afin qu'on vienne secourir son peuple, prisonnier de l'épave d'un bateau pirate. N'écoutez que son courage, le brave pêcheur part donc délivrer les créatures marines. S'ensuit une extravagante aventure, pleine d'actions et de grands sentiments puisqu'au cours de sa quête, le téméraire Raymond fait la rencontre d'Odine, fille du roi Zéidon, de qui il s'éprend aussitôt (de la fille, pas du roi...). Les illustrations en médium mixte, hautes en couleur, complètent à merveille un texte débridé, qui s'amuse autant à faire avancer le récit farfelu qu'à jouer avec les mots qui le composent. En prime, on a droit à une complainte, mise en musique par les Ogres de Barback, et à de véritables sardines, pêchées à Douarnenez, offertes dans une boîte métallique illustrée par l'artiste d'origine bretonne. Pour les aventuriers du cœur à partir de quatre ans.

Texte de Maryann K. Cusimano, illustrations de Satomi Ichikawa Albin Michel, 32 pages

Tout le monde autour de Léo a des problèmes de cœur. Son père fait du cholestérol, son pétulant oncle Justin, de l'hypertension et son grand-père ne peut plus monter l'escalier sans frôler la crise cardiaque. Et comme si ce n'était pas suffisant, ses parents se disputent sans arrêt et envisagent de divorcer. Léo prend donc les choses en main et commence sa formation de cardiologue dans le but de soulager tous ces organes abîmés. Bon, d'accord, il confond un peu tous les types de problèmes et son idée de traiter le cœur de ses parents séparés avec le médicament de grand-père peut paraître un peu loufoque. Mais de méprise en quiproquo, le très débrouillard cardiologue en herbe parvient à rafistoler tous les cœurs de l'histoire. Un petit roman vif et pimpant qui saura ragaeillardir les cœurs les plus moroses. (À partir de huit ans.)

DES CŒURS À HISTOIRES
Pauline Penot
L'École des loisirs, coll. «neuf», 102 pages

Voici le quatrième épisode des aventures de trois jeunes Anglaises en âge de connaître les hauts et les bas de la vie sentimentale. Dans *3 filles et 12 coups de minuit*, l'avant-dernier roman de cette série 100% ado, Ellie, la narratrice, reconstruit les joies et délices de l'amour. Ce coup-ci, elle tâte plutôt de ses désagréments. Envie, jalousie, peine d'amour, rancœur, trahison des copines, tout y passe, et la boîte de mouchoirs avec. Les choses sont exprimées avec beaucoup de justesse, une touche d'humour et une bonne dose d'émotions. (À partir de 12 ans.)

TROIS FILLES ET DES TORRENTS DE LARMES
Jacqueline Wilson
Le Livre de poche jeunesse, 216 pages

RAYMOND, PÊCHEUR D'AMOUR ET DE SARDINES
Texte et illustrations d'Aurélia Grandin
Éditions Rue du Monde, 32 pages

Cet album aux aquarelles douces se situe, à tout point de vue, aux antipodes de la passion sous-marine de Raymond. Pas de tumulte, pas de méchants, pas même d'histoire. Il s'agit plutôt d'un long poème d'amour qu'un papa ours adresse à son petit ours. Cette litanie de mots tendres est accompagnée d'images d'un quotidien douillet et réconfortant qui illustrent le rapport d'affection du père envers son petit. Pour les cœurs sensibles de trois ans et plus.

VITRINE DU DISQUE

Deux pianistes suprêmes

DONG-HYEK LIM
Chopin: Sonate pour piano n° 3.
3 Mazurkas. Nocturne op. 9 n° 2.
Fantaisie-Impromptu, op. 66.
Andante spianato et Grande Polonaise brillante.
Dong-Hyek Lim (piano)
EMI 7243 5 57702 2 6

Article 1 des règles d'or du bon critique prudent: se méfier des superlatifs qui, comme un boomerang, peuvent tôt ou tard vous revenir en pleine poire. Les bonnes âmes ne manquent pas, qui vous renvoient alors vos dithyrambes, quand l'artiste en question (Gil Shaham récemment) se fait larguer par son éditeur en faveur du dernier petit prodige en vue, quand il s'embourgeoise artistiquement dans sa vie devenue trop confortable (Maazel ou Mehta) ou que, débordé par son propre génie, il se mure dans le silence (Kleiber, Pogorelich).

Alors, je vous ferai simplement part d'une expérience personnelle: celle de la découverte de Dong-Hyek Lim dans un disque Chopin, Schubert, Ravel de la série «Martha Argerich présente» chez EMI en 2002. C'était le CD d'un adolescent de 17 ans et le résultat paraissait assez irréel, pour la maturité de la musicalité, le sens de la couleur, du flux musical et la finesse du toucher. Lim, après avoir refusé le 3^e prix du Concours Reine Elisabeth en 2003 et avoir, semble-t-il, décroché un contrat chez EMI, récidive dans un disque Chopin. Et là, je me suis dit que, sauf peut-être avec Konstantin Lifschitz, je n'avais pas ressenti un choc pareil à l'écoute d'un jeune pianiste (Lim est né en 1984) depuis Ivo Pogorelich il y a plus de 20 ans. Je me suis passé ce disque en boucle et je n'en reviens toujours pas, de ce chant intérieur, de cette tendresse jamais fabriquée, de cette profondeur de son (et un CD de piano bien enregistré chez EMI, ça se fête!), de cette maturité de sage, qui évoque les plus grands, c'est-à-dire Nelson Freire et Ivan Moravec. Déjà dans les *Impromptus* de Schubert du premier disque, il y avait cette force de l'évidence qui pourtant ne semble tenir d'aucune imitation d'un modèle. Que puis-je vous dire d'autre? La semaine où Lang Lang, le «phénomène», vient à Montréal, ironie du sort, on est déjà passé à autre chose. Tout autre chose...

Christophe Huss

MARC-ANDRÉ HAMELIN
Chostakovitch: Concertos pour piano n° 1 et 2. Chédrine: Concerto pour piano n° 2.
Marc-André Hamelin (piano), Orchestre symphonique de la BBC écossaise, direction: Andrew Litton.
Hyperion SACDA 67425 (distribution: SRI)

Marc-André Hamelin sera à Montréal, avec l'OSM dimanche dans le 3^e *Concerto* de Rachmaninov, une œuvre phare du répertoire. Ses deux derniers disques chez Hyperion (Liszt et Ornstein) ont été consacrés par la critique inter-

nationale, le programme Ornstein ayant même reçu un prix international du disque à Cannes il y a trois semaines. On l'attendait donc dans un exercice plus rare pour lui au disque, le concerto, notamment dans deux œuvres où la concurrence commence à être rude: les *Concertos pour piano* de Chostakovitch, même si les diverses versions récentes (Ortiz, Leonskaja, Rudy, etc.) ne restent pas longtemps au catalogue. Les témoignages de l'auteur au piano (avec Chyrtens, EMI) restent une valeur sûre mais soniquement datée. La meilleure gravure moderne est celle de Bronfman-Salonen (Sony), une version très athlétique mais manquant un peu d'imagination. Hamelin et Litton viennent régler la question, notamment dans le 1^{er} *Concerto*, avec un pianisme infiniment plus fin que celui de Chostakovitch et une veine plus ludique que Bronfman (dans le finale il n'y a même pas photo et, il faut le dire, Hamelin y supplante même — et de loin — Argerich). Seul Eugene List (RCA) était entré avec une telle gourmandise dans l'œuvre. Esthétiquement, la direction de Litton choisit de ne pas en rajouter trop dans la noirceur du *Moderato* et de ne pas exagérer le dosage de la trompette dans le finale.

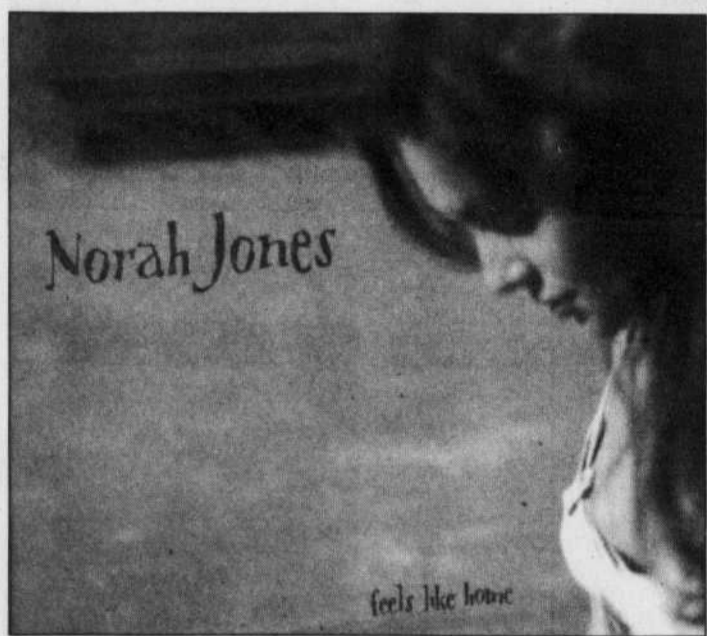
Dans le 2^e *Concerto*, Hamelin rend touchant sans aucun épanchement le sublime *Andante*, où il rejoint Huang-Masur (coffret Masur édité par le Philharmonique de New York). J'aurais aimé dans le premier mouvement que la direction de Litton ait autant d'arêtes que le jeu d'Hamelin, mais sur l'ensemble, personne n'a vraiment fait mieux. Reste le mystère du couplage avec le *Concerto n° 2* de Chédrine, composition fort hétéroclite et velléitaire, voire biscornue et opportuniste (entre «dodécaphonisme grand public» et musique de jazz), qui nécessite de nombreuses écoutes avant, éventuellement, de s'y attacher. Ce sera là affaire de goût. Cette nouvelle version est vendue sous forme de SACD hybride. Il vaut mieux écouter la stéréo en CD ou SACD, car la version multicanal est mixée de manière trop irréaliste.

C. H.

JAZZ

THE NEARNESS OF YOU
Bennie Wallace
Étiquette Enja

Parfois, il arrive que de certains musiciens on se demande ce qu'ils deviennent. Que fait-ils? Que fabriquent-ils? Toujours est-il que cette question, on se l'est posée



plus d'une fois au cours des dix dernières années. Le sujet? Le saxophoniste Bennie Wallace. Qui a découvert et apprécié ce Sudiste, il vient du Tennessee, en écoutant ses méditations sur Monk, le Thelonious, la Sphere, sera content d'apprendre qu'il vient de signer un album exemplaire par sa beauté.

The Nearness of You, c'est le titre de l'album en question, a été conçu sous le signe de l'intimité, du calme. Pour le confectionner de la manière la plus convaincante qui soit, Wallace a fait appel à ces calibres qui sont gros parce qu'ils savent tenir leur souffle. Parce qu'ils savent sculpter la note à l'enseigne de la pesanteur. Qui sont-ils? Kenny Barron au piano et Eddie Gomez à la contrebasse.

Dans le cas de Barron, on osera même dire qu'il y a longtemps qu'on ne l'avait pas entendu jouer de façon aussi... comment dire? Attentive. Dans le cas de Gomez, on osera dire qu'on est bien content de l'entendre dans un contexte qui est à des années-lumière de la fusion. Le Gomez d'aujourd'hui rappelle le Gomez qui brossait ses cordes aux côtés de Bill Evans.

Et Bennie Wallace? Sa fréquentation de Mose Allison, si épisodique fut-elle, l'a enrichi! À sa palette sonore, il a ajouté ce qui fait la marque des grands: le sens du blues. Pas le blues racoleur, mais bel et bien ce blues qui permet de distinguer une interprétation d'une autre. CQFD: Wallace joue du Wallace.

Aujourd'hui, sa sonorité fait écho comme jamais à celle défendue par Coleman Hawkins et Ben Webster. Il a combiné le sens mélodique du premier avec l'apreté du second. On a adoré ce disque parce qu'il... Pour employer un lieu commun, ce *Nearness of You* n'est que calme et volupté.

Serge Truffaut

FEELS LIKE HOME
Norah Jones
Blue Note (EMI)

Combien ça pèse, un gros tas de trophées Grammy sur le dos? Plus lourd qu'un piano. Plus lourd qu'un papa célèbre s'appelant Ravi. Lourds comme les at-

tentes démesurées d'un public grand comme ça s'peut pas (le monde!), sans compter la brique et le fanal de la critique (mondiale!): survivre à un premier album aussi acclamé que le fut *Come Away With Me* il y a deux ans, cela tient de la mission impossible et du tuant fardeau. Pesamment pesant.

C'est dire l'incroyable force et le talent non moins considérable de la jeune dame. Ce deuxième disque est du genre qu'on fait quand on en a sept ou huit dans les jambes, d'une rare maturité. C'est plus soul, plus pénétrant, plus intense que le premier. J'écoute *Carnival Town* et ça me fait tout chaud en dedans: c'est tout ce que je veux de la musique pop américaine quand elle trempe ainsi ses gammes dans le blues et le gospel. J'écoute *Be Here To Love Me* (de feu Townes Van Zandt, légendaire paumé) et m'émerveille: Norah Jones est aussi capable du country le plus authentique de ce côté-ci de Dolly Parton. J'écoute *Toes* et me répands sur la moquette, liquéfié: c'est jazzy terrien comme du bon Ricky Lee Jones. J'écoute *The Long Way Home* (musique de Tom Waits) et goûte la petite guitare un brin rockabilly qui rappelle le Johnny Cash des débuts chez Sun: c'est pas croyable, toute l'histoire de la musique américaine dans les veines de cette fille. Pourtant à moitié indienne, rayon génétique. Comme quoi il y a de l'acquis et de l'inné dans la vie.

Feels Like Home n'est certes pas dérangeante pour qui a traversé *Come Away With Me* de part en part avec son laser. C'est de même famille, et on pourrait facilement dire que Norah Jones, sous le poids du succès, a agi avec prudence. Je crois au contraire qu'elle a réussi quelque chose d'extrêmement difficile: approfondir sa matière sans chercher à la renouveler pour faire plaisir aux chantres du renouveau. Creuser plus, ressentir plus, donner plus. Elever la température. Sacré pari que la championne du label Blue Note a gagné là. Un très, très beau disque pour adultes consentants.

Sylvain Cormier